

LA

RÉPUBLIQUE ILLUSTRÉE

JOURNAL NATIONAL HEBDOMADAIRE

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction,
l'Administration et les Gravures,
A L'ADMINISTRATEUR DE la République Illustrée
21, rue des Capucins, Lyon.

Première année — Numéro 10.

BUREAUX : à LYON, 21, rue des Capucins;
Vente pour LYON, M. BALLAY, 34, rue Tupin.

ABONNEMENTS

Lyon 6 f. par an.
Départements 8 —
Les autres pays, suivant les droits de poste.

Henri ROCHEFORT

Au moment où nous écrivons ces lignes, ROCHEFORT ne fait plus partie du Gouvernement de la Défense nationale. Mû par des scrupules honorables, à l'égard des mesures prises contre quelques-uns de ses anciens amis, il a donné sa démission, — il est rentré dans la vie privée.

Le moment est donc venu d'étudier cette singulière personnalité, qui a apparu comme un météore dans l'horizon politique, et qui disparaît aujourd'hui... pour reparaître sans doute à l'heure où renaitra la discussion sur les grandes questions sociales, à l'heure où l'étranger, chassé du sol sacré de la Patrie, nous permet de songer en paix à la reconstruction de la société sur des bases nouvelles, — et à l'établissement de la République sur d'impérissables fondements.

Henri Lançay de Rochefort, est aristocrate de naissance, il est même vicomte; longtemps il a suivi la carrière administrative; nous l'avons connu employé à l'Hôtel-de-Ville de Paris.

Sa vocation, pourtant, n'était pas là : comme la plupart des employés de nos administrations gouvernementales, qui ont beaucoup de loisirs et peu d'émoluments, il rêvait de se faire un nom dans la littérature, sans savoir au juste encore vers quel genre de littérature ses inclinations le porteraient.

Tour à tour il fit de la poésie — voire une ode à la Vierge, qui lui a été souvent reprochée, — du roman, du théâtre comique : il réussit dans le genre *Palais-Royal*; un succès de plus, et le grand pamphlétaire dont s'honore le parti républicain, faisait concurrence aux Halévy et aux Meilhac, et sa prose, qui devait plus tard faire trembler l'empire, servait de floriture aux airs d'Offenbach.

Le sort en décida autrement. Quand le *Figaro* devint un organe politique et quotidien, son fondateur fit appel à toutes les jeunes intelligences, à tous les talents *prime-sautiers*; il recherchait avant tout chez ses collaborateurs l'éclat, la verve, le sel plus ou moins attique, — Rochefort était pour lui une excellente recrue!

Mais son esprit libre, indépendant, impatient de tout contrôle, ne put se plier aux exigences de la boutique et de la vente, — exigences auxquelles seules obéissait M. de Villemessant.

Un grand nombre d'articles heureux avaient créé à notre écrivain une véritable popularité, — mais en même temps la franchise de ses allures, l'acerbité même de ses attaques, constituaient un danger pour l'existence du journal qui donnait asile à ses mordantes diatribes contre le gouvernement.

Rochefort voulut avoir un journal à lui, dans lequel il pût donner libre carrière à ses opinions, à ses haines, à ses colères personnelles, — sans compromettre en rien une propriété de la valeur du *Figaro*.

Il fonda *la Lanterne*, et l'on sait quel succès immense obtint ce petit livre à couverture rouge que chacun lisait au nez et à la barbe de la police impériale.

Les condamnations à l'amende et à la prison tombèrent sur lui de toutes parts.

Il continua fermement sa tâche jusqu'à la saisie du fameux n° 11, à la suite de laquelle il se retira en Belgique pour achever son œuvre.

Est-il besoin de rappeler ici les événements qui amenèrent sa rentrée pour ainsi dire triomphale; — sa nomination de député, — la provocation de Pierre Bonaparte, — les funérailles de Victor Noir, dans lesquelles il joua un rôle important, et sauva, par sa prudence, la population parisienne du guet-apens que l'empire lui avait tendu.

Est-il besoin aussi de rappeler l'animosité du cabinet Ollivier contre ce redoutable champion, — les poursuites autorisées contre lui par la chambre des députés, son incarcération prolongée, même au-delà de la durée légale.

L'histoire de Rochefort est l'histoire même des premiers mois de cette terrible année 1870, qui restera longtemps dans la mémoire des hommes.

PAS DE PAIX.

La France ne veut ni trêve, ni paix, tant que l'ennemi sera sur notre territoire. Que le gouvernement de la défense nationale, auquel nous n'avons pas marchandé notre concours, comprenne qu'il est temps de faire cesser ces défaillances qui arrêtent l'élan, le patriotisme de ceux qui sont sous les armes. Nos ennemis profitent de toutes nos fautes, leur presse tend à éparpiller nos forces au lieu de les concentrer. Les courriers de la Prusse sillonnent l'Europe, ses espions inondent le territoire; tandis que les premiers préparent les voies tortueuses de la diplomatie qui doivent consacrer notre ruine, les seconds surveillent les rouages administratifs et militaires et affirment à Bismarck que les agents impérialistes sont toujours à leurs postes, ménageant le mécanisme de la vie politique si funeste à la France sous le dernier règne, et duquel ils ont su si bien profiter pour se créer de grasses sinécures.

En 1869, le maréchal Niel, celui qui a désorganisé l'armée française et sur la mémoire duquel doit retomber toute la responsabilité de la guerre désastreuse que nous subissons, fut informé de la direction donnée à l'espionnage militaire, diplomatique et industriel qui enveloppait la France; on mit sous ses yeux le relevé exact des procédés qui sont suivis aujourd'hui par l'armée prussienne dont les instructions étaient prêtes depuis cette époque.

Le maréchal répondit que la France était au-dessus de cette façon d'agir et que des foues seuls pouvaient à des niaiseries sans portée.

Les faits que nous relatons ont été imprimés dans un journal militaire, et le numéro, tiré à 8,000, fut envoyé à tous les généraux, à tous les députés, à tous les fonctionnaires intéressés, à tous les journaux.

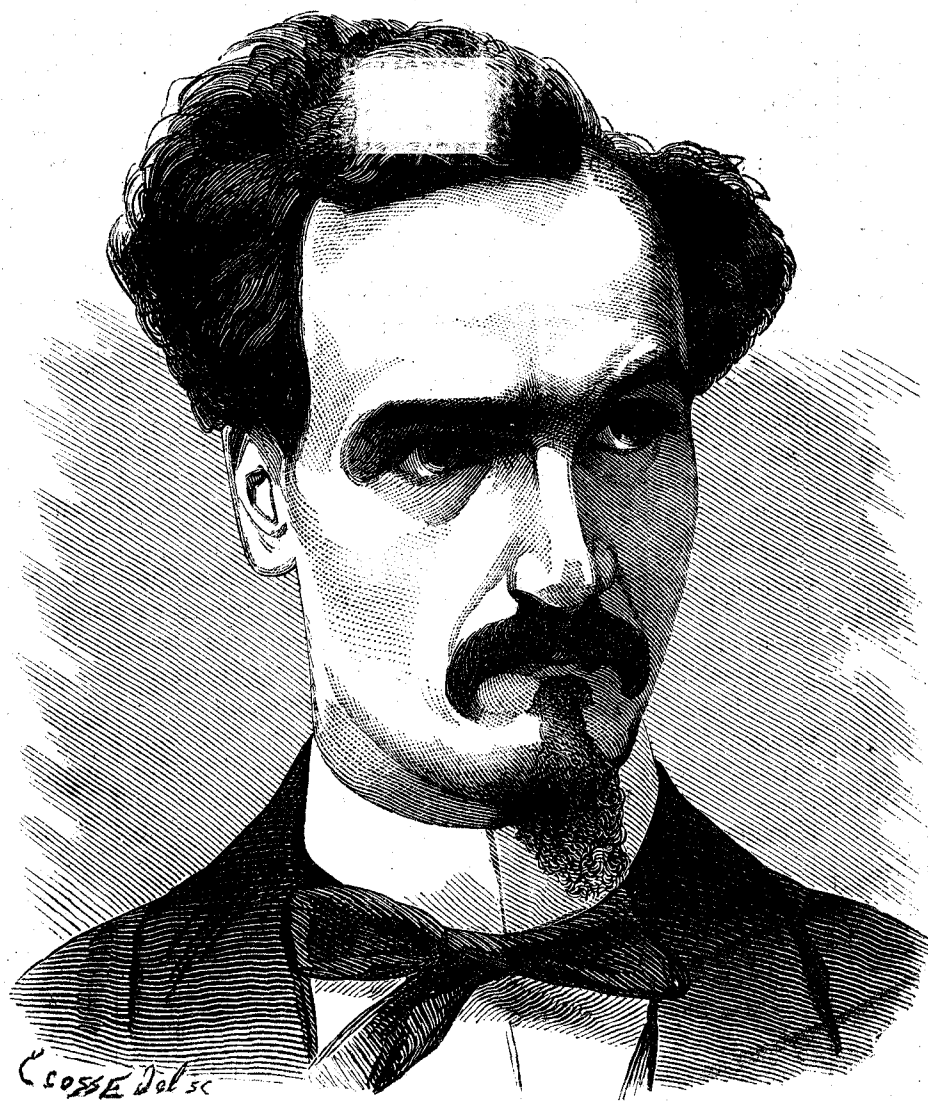
A l'heure qu'il est, le public doit savoir qu'au quartier général du prince royal il y a un homme qui pointe chaque jour, sur un état statistique, les spoliations, les vols, les réquisitions prévues et indiquées par lui il y a quelques années, après la trop célèbre exposition de 1867, et ses prévisions ont été justes, car le butin est gras.

Cet homme, c'était M. Yunck, architecte-ingénieur de l'ambassadeur de Prusse à Paris, qui a préparé toutes les voies de l'invasion, qui en a supputé tous les bénéfices, qui a escorté son roi et tous les généraux prussiens qui sont autour de Paris, sur l'emplacement même que leurs corps devaient occuper! Rien n'a échappé à M. Yunck avec lequel un officier français prisonnier déjeunait il y a un mois.

Choisi comme arbitre et expert dans toutes les grandes Sociétés foncières, il connaît mieux que personne la situation financière de la France; c'est lui qui a arrêté la quotité des contributions de guerre à obtenir. Les chiffres des demandes sont grossis d'un tiers, et la ville frappée donne la somme sur laquelle comptait le vainqueur.

On a supputé la valeur mobilière et immobilière de la

HENRI ROCHEFORT



Quand tomba l'empire, Rochefort sortit de Ste-Pélagie. Il fut appelé à faire partie du Gouvernement de la défense nationale. Il vient de donner sa démission. Pourquoi? Nous l'apprendrons bientôt, sans doute.

Quoi qu'il en soit, nous pouvons, dès aujourd'hui, juger l'homme et le définir en quelques mots :

Talent réel d'écrivain et surtout de pamphlétaire, bonne et généreuse nature, et une grande audace dans la pensée... qui, il faut bien l'avouer, ne se retrouve malheureusement pas dans le caractère.

—

France tout entière ; on a voulu la ruiner jusqu'à son dernier *boudjour* ; et l'instrument de ce calcul vraiment homérique l'a fait au nez et à la barbe du dernier gouvernement, couvert par un engagement dont il riait à gorge déployée.

Yunck avait à ses ordres une armée d'architectes admirablement disciplinée, et ses prévisions ont été cruellement trompées le jour où il a vu Paris se défendre, car les projectiles allaient détruire ses prévisions budgétaires en détruisant les immeubles cotés et tarifés sur la carte remise au roi de Prusse.

Le butin fait par les Prussiens est si grand que les malades qui entrent dans les hôpitaux sont tous débiteurs de sommes variant depuis trois jusqu'à dix mille francs. Melun, Versailles, Meaux, etc., etc., pourront nous édifier après l'expulsion de ces forbans.

Si la France avait signé la paix aujourd'hui, demain elle aurait su le montant de la carte à payer.

LE COMBAT.

(Extrait de : *L'Armée française, en 1867*, par le général Trochu.)

Sursum corda.
Elevez vos cœurs.

Le combat, dans sa réalité, est un drame saisissant. Il remue profondément l'âme humaine et la soumet, alors même qu'elle est préparée par de généreuses aspirations, par l'éducation, par l'habitude, à des épreuves multipliées, variables, imprévues. Celles qui viennent assaillir les officiers chargés du commandement, à ses divers degrés, avec une responsabilité proportionnelle, diffèrent de celles qui atteignent la foule des combattants, mais tous en ont leur part et la plus lourde pèse naturellement sur le commandant en chef.

Devant ces épreuves, les hommes sont très-inégaux entre eux. Et souvent il arrive qu'ils sont très-inégaux par rapport à eux-mêmes, c'est-à-dire par rapport à ce qu'ils ont été dans d'autres combats. C'est que le ressort, l'entrain, la bravoure, l'intelligence elle-même, ont leurs bons et leurs mauvais jours. Des préoccupations de familles ou d'affaires, l'état du moral, l'état de la santé, l'excès du froid, l'excès du chaud, la fatigue, la faim, la soif influent invinciblement sur les dispositions que chacun apporte dans la lutte. On sait que dans les guerres du premier empire, on distinguait entre la valeur, l'empereur présent, et la valeur, l'empereur absent, de certains généraux ; et que la confiance des soldats, dans les mêmes circonstances, s'exaltait ou s'affaiblissait. Enfin, de grands revers, dont les effets moraux sont redoutables, parce qu'ils sont généralisés et s'étendent à tout le monde, introduisent, avec le doute, la tiédeur dans l'esprit et quelquefois dans les efforts des troupes.

Je résume ces observations en disant : qu'aucun homme de guerre dirigeant, fût-il à l'épreuve de cent combats, ne peut sans excès répondre absolument d'avoir, à un jour donné, la pleine et entière possession de ses facultés directrices ; qu'aucun exécutant n'est assuré de se ressembler toujours à lui-même et de rester toujours au-dessus des impressions qui peuvent le saisir, et ma conclusion, que j'ai déjà exprimée ailleurs, c'est que, entre toutes les qualités d'un homme de guerre, celle qui témoigne le plus hautement de la solidité de son caractère et de la réalité de sa valeur, c'est la modestie.

D'un autre côté, le combat enflamme le patriotisme, le courage, le dévouement, les ambitions. Toutes ces causes certaines d'excitations, et les causes possibles d'affaiblissement que j'ai énumérées, se partagent les esprits et les agitent en des sens différents. Il semble que par l'intensité

comme par la diversité des sentiments, des émotions, des intérêts, des passions, que provoque l'attente de la crise, on puisse à l'avance en mesurer la grandeur !

Cette agitation des esprits soigneusement contenue, reste latente pendant le cours des mouvements qui précèdent le combat ; et lorsque la troupe arrive à cette zone, où le sifflement des boulets lancés de loin et encore inoffensifs ou à peu près, l'avertit que le péril est proche, ses impressions ne se manifestent que par un silence profond. C'est le moment pour les hommes qui commandent d'agir sur l'esprit des troupes françaises auxquelles il faut montrer un visage serein et faire entendre des paroles enflammées que leur porte une voix vibrante. C'est à ce moment que l'empereur Napoléon parcourant le front des lignes prêtes à s'engager, trouvait des mots qui électrisaient le soldat : « En avant ! la France vous regarde ! »

C'est aussi l'heure de manœuvrer, c'est-à-dire de prendre les formations tactiques que conseillent les dispositions du terrain, les mouvements de l'ennemi et les circonstances. Car les troupes sont encore tout entières à leurs généraux, elles ont les yeux sur eux, elles attendent tout d'eux, et elles obéissent silencieusement à leur parole. Encore un instant, et leurs voix et toutes les voix du commandement seront dominées par la tempête du combat. Le canon se rapproche et tonne, la fusillade éclate. Les boulets passent en trouant les lignes ; les balles pleuvent en blessant et tuant ; des ondes de mitraille dessinées sur le sol par les soulèvements réguliers d'une poussière épaisse, cheminent en ricochant vers les rangs, les atteignent et les renversent.

L'atmosphère est tourmentée par mille bruits à la fois sourds et aigus. Le terrain se couvre de morts, de mourants qui expirent dans d'intraduisibles convulsions, de blessés qui se traînent péniblement cherchant l'abri des haies, des fossés, des murs de clôture, pour échapper aux pieds des chevaux et aux roues de l'artillerie. Partout des amas d'armes, de coiffures, de havresacs ; partout des chevaux étendus ou qui errent épouvantés sans maîtres, annonçant à l'infanterie immobile que la charge vient de passer près d'elle. Des soldats accumulés en nombre toujours excessifs autour de leurs officiers blessés, les transportant sur les derrières, cherchant le drapeau rouge des ambulances et réclamant des secours. Des groupes dépareillés qui ont subi des pertes extraordinaires, désertent le combat la tête égarée, annonçant que l'ennemi les suit, que tous leurs camarades ont été tués, que tout est perdu. D'autres groupes réguliers venant de réserves, opposent aux premiers le contraste de leur confiance et de leur ardeur ; ils courent en avant, s'excitant mutuellement à une offensive résolue.

O vous tous, hommes de gouvernement et de commandement qui avez été les témoins de ces crises indescriptibles, dites, pensez-vous qu'à ce moment, l'appât de la gloire pour quelques-uns, des récompenses pour les autres, suffisent à soutenir les cœurs soumis à de telles épreuves ? Non ! leur faut un plus noble excitant. Il leur faut le haut sentiment des grands devoirs et du sacrifice. C'est alors que, dans leur liberté, ils marchent fermement et dignement à la mort. Et parmi eux, ceux-là seulement ont la sérénité qui croient à une autre vie !

Au milieu de ce désordre et de cette destruction qui sont comme le chaos, les individualités les plus grandes dans la hiérarchie, semblent disparaître. Les troupes ne voient plus leur chef, lui-même ne les aperçoit que dans un ensemble tumultueux et confus. Les officiers porteurs de ses ordres, n'arrivent pas tous à leur destination, ou ne reviennent pas tous à leur point de départ. Quelques-uns ont été tués, blessés, pris ou se sont égarés. Les nouvelles manquent. Si elles abrègent, celles qui sont défavorables ou inquiétantes priment le plus souvent les bonnes, particulièrement quand l'action est incertaine et longtemps dis-

putée. Les officiers qui sont jeunes, inexpérimentés, impressionnables, sont là « de vrais enfants terribles. » Un premier accourt tout effaré, il annonce que la droite plie : un deuxième que le centre est menacé d'un gros orage de cavalerie ; un troisième que la gauche est tournée. Tous se font l'écho des instances des commandants particuliers, lesquels ne se préoccupant que de leur propre situation, et n'apercevant pas les exigences de l'ensemble, demandent des renforts.

Si le chef se laissait aller aux premiers mouvements provoqués par les observations et avis qui se succèdent autour de lui, toutes les réserves auraient marché avant l'heure, et au moment décisif, il serait désarmé. Il faut qu'il reste froid, étudiant, jugeant, attendant qu'une éclaircie se fasse au milieu de ces obscurités, qu'un apaisement momentané de la lutte se produise par un commencement de retraite de l'ennemi ou par d'autres circonstances. Alors, il parcourt les lignes, rétablit l'ordre, prescrit des dispositions, ressaisit enfin le commandement personnel, et poursuit le combat.

Ainsi pendant la crise, les troupes seraient à peu près abandonnées à elles-mêmes, si elles n'étaient soutenues, encouragées, dirigées par les officiers, par les sous-officiers et par l'ensemble des chefs inférieurs qui fonctionnent autour du rang et dans le rang. Et c'est ici que se montre dans tout son éclat le rôle des cadres, en apparence si modeste, en réalité si grand ! Les échanges de chaque jour, les habitudes de la vie et du devoir en commun, ont créé entre ces hommes et le soldat une précieuse solidarité. Il connaît leur voix, il obéit au geste ; ils sont ses tuteurs, ses éducateurs et s'ils lui ont appris à honorer leur caractère, à se confier à leur expérience, il les suit dans le péril et ne sépare jamais sa fortune de la leur. Les cadres sont la force des armées, et l'éducation morale et professionnelle des cadres, en vue de la guerre, devrait être la constante préoccupation des généraux vraiment dignes et vraiment capables de remplir leur mission auprès des troupes.

Général Trochu.

UN PAYSAN HÉROÏQUE

Si, parmi nos paysans, il en est qui montrent pour les Prussiens une coupable condescendance, il y en a d'autres qui se défendent avec une bravoure digne des plus grands éloges.

Dans une correspondance particulière de Lafeuillie, le *Constitutionnel* raconte qu'un habitant de La Ferté a tué, aux environs de Gournay, sept Prussiens à l'aide de sept fusils, dont il s'était emparé. Couché à plat ventre derrière un buisson, il déchargea successivement ses sept coups, et à chaque fois il vit son Prussien faire une culbute et mourir.

Les balles frappaient toujours à la même place, au cœur. A la fin, les Prussiens étaient exaspérés. Ils ne pouvaient savoir d'où venait cet ennemi invisible. Ils se mirent à quarante pour tourner le bois et finirent par découvrir le courageux paysan. Leur stupéfaction fut grande de n'avoir à faire qu'à un seul homme. Ils croyaient trouver des mobiles. L'officier, frappé d'une telle bravoure, voulut lui faire grâce de la vie, à la condition qu'il demandât pardon et qu'il jurât de ne plus tirer sur les Prussiens. Ce à quoi le paysan se refusa énergiquement. Il fut passé par les armes.

Feuilleton de la RÉPUBLIQUE ILLUSTRÉE — N° 40.

LES PROLÉTAIRES DE LONDRES OU LES MARTYRS DU TRAVAIL

(Suite.)

Cependant, avant de quitter ce sujet, pour toujours peut-être — (et je m'engage ici solennellement à ne jamais, par mes paroles du moins, réveiller ces souvenirs dont vous avez si noblement tout à l'heure évoqué l'image), — laissez-moi cette satisfaction dernière de vous assurer, Augusta, que, si je ne me suis pas marié, c'est que j'ai voulu rester fidèle à ces vœux de notre jeunesse, à ces serments que je vous avais prêtés dans des jours plus heureux, — et s'il vous faut une autre preuve de mon dévouement infatigable à cet amour qui fut autrefois ma joie, mon espoir et le talisman de mon bonheur, — si, dis-je, il vous en faut une autre preuve, eh bien ! sachez-le, j'ai eu une fortune réellement princière, et la plus grande partie de cette fortune, je l'ai librement, joyeusement, de gaité de cœur, engouffrée dans les affaires de cette grande maison ducal dont la chute pouvait vous ensevelir sous ses ruines. Et maintenant que je vous ai donné cette assurance, Augusta, il me semble que j'ai déchargé mon âme d'un poids qu'il lui était lourd de porter, et puisque vous le voulez, puisque aussi la raison l'exige, nous disons adieu à ce texte de conversation, — nous quitterons ce sujet... pour toujours !

— Ah ! pourquoi, pourquoi y avoir touché ? Pourquoi avoir remué ces cendres encore chaudes ? Pourquoi avoir réveillé ce doux et cruel souvenir, fit la duchesse, le visage baigné de larmes, et se laissant presque tomber dans les bras de son interlocuteur.

— Modérez-vous, Augusta, modérez-vous, au nom du ciel ! s'écria Jules Lavenham, sérieusement alarmé de la forte émotion qu'avaient soulevée ses paroles.

— Mon Dieu ! pourquoi ai-je cédé aux conseils de mes amis, aux ordres d'un père, aux supplications d'une mère ? murmura la duchesse de plus en plus agitée. Pourquoi n'ai-je pas fui vers toi, n'ai-je pas été chercher un refuge dans tes bras, le jour où ils m'ont entraînée à l'autel ?

— Parce qu'alors j'étais pauvre, inconnu, sans amis, répondit Lavenham, avec une soudaine amertume, et vous avez cédé aux exigences de votre famille !

— Oh ! ne me faites pas ce reproche, Jules, ne me faites pas ce reproche maintenant, s'écria la duchesse, jetant ses beaux bras blancs autour du cou de son ami, et cédant en ceci à une de ces impulsions soudaines et irrésistibles, qu'il n'est au pouvoir de nul être humain de réprimer, et qui décident parfois de tout un avenir, d'une existence tout entière.

— Moi ! un reproche ! à toi ! jamais ! exclama Lavenham entraîné par le mouvement de la duchesse jusqu'au point de n'être plus maître de lui-même, et il la pressait sur son cœur, et sur son front d'albâtre il déposait un ardent baiser.

Près d'une minute, il restèrent ainsi dans les bras l'un de l'autre, oublieux du bal et de la scène animée qui se passait pourtant si près d'eux, — sourds à la musique qui versait des flots d'harmonie dans les salons brillamment éclairés, — sans songer aux invités qui étaient là à deux pas, et pouvaient d'un moment à l'autre pénétrer dans la serre ; — près d'une minute, ils furent comme délicieusement absorbés l'un dans l'autre, et goûtèrent les joies profondes, ineffables d'un embrassement qui n'avait plus rien de terrestre !

Soudain la noble dame s'arracha aux bras de Jules et fixa sur lui ses larges yeux noirs. Son regard était à la fois plein de passion et de honte, de tendresse et de désespoir ; tel dut être le regard que lança Ève à Adam, alors qu'au jardin de l'Eden leur furent révélées à tous deux les conséquences de leur faute...

— Je sais ce que vous voulez dire, Augusta, murmura M. Lavenham, troublé jusqu'au fond du cœur ; je sens tout ce qu'il y a d'amour, de désespoir, de détresse, dans ce regard que vous fixez sur moi !

— Dois-je donc vous demander, Jules, dit la duchesse d'une voix si basse et si douce qu'elle semblait comme l'incertain murmure d'une lointaine mélodie apportée par la brise, dois-je vous demander en paroles ce qu'il nous reste maintenant à faire ?

— Vous voulez dire Augusta, que cette faiblesse de notre part vient de rompre la digue que le sentiment impérieux du devoir avait élevée jusqu'ici contre nos inclinations ? C'est bien là, n'est-ce pas, ce que vous voulez dire ? Et à mesure qu'il parlait, de ses yeux semblaient jaillir des torrents de tendresse...

— Oui, Jules, répondit la duchesse, du même ton bas et plaintif, vous avez bien lu dans mon cœur. Voilà bien des années — depuis le jour où je lui fus fiancée — que je lutte courageusement pour rester fidèle à mon devoir d'épouse, à ma réputation de femme. J'ai résisté jusqu'ici, trouvant encore un charme à pleurer notre jeune amour, comme on pleure les morts bien-aimés ! Mais il vit, Jules, il vit ! les incidents de ce soir ne me l'ont que trop révélé, et devant cette révélation le talisman qui protégeait ma constance a perdu en un moment tout son pouvoir. Toutes les affections de ma jeunesse me remontent au cœur, plus vivaces, plus brûlantes que jamais... et vous voyez devant vous, Jules, une femme, qui, il y a dix minutes, frémissait à l'idée seule de mettre sa réputation en danger, et qui, maintenant, au risque de perdre honneur, renommée, position brillante, sent...

— Quoi donc, s'écria Lavenham haletant.

— Sent qu'elle ne peut plus vivre sans toi, et est prête à tout sacrifier au profond amour qu'elle te porte !

C'était, nous l'avons dit, un honnête homme que M. Lavenham, et dans son cœur se livrait en ce moment un terrible

LA CURÉE

PAR AUGUSTE BARBIER

Voici une magnifique poésie écrite en 1830, et qui est encore toute d'actualité.

I

Oh! lorsqu'un lourd soleil chauffait les grandes dalles
Des ponts et de nos quais déserts,
Que les cloches hurlaient, que la grêle des balles
Sifflait et pleuvait par les airs;
Que dans Paris entier, comme la mer qui monte,
Le peuple soulevé grondait,
Et qu'au lugubre accent des vieux canons de fonte
La Marseillaise répondait,
Certe, on ne voyait pas, comme au jour où nous sommes,
Tant d'uniformes à la fois;
C'était sous des haillons que battaient les cœurs d'homme.
C'étaient alors de sales doigts
Qui chargeaient les mousquets et renvoyaient la foudre;
C'était la bouche aux vils jurons
Qui mâchait la cartouche, et qui, noire de poudre
Criait aux citoyens : Mourons!

II

Quant à tous ces beaux fils aux tricolores flammes,
Au beau linge, au frac élégant,
Ces hommes en corset, ces visages de femmes,
Héros du boulevard de Gand,
Que faisaient-ils, tandis qu'à travers la mitraille,
Et sous le sabre détesté,
La grande populace et la sainte canaille
Se ruaient à l'immortalité?
Tandis que tout Paris se jonchait de merveilles,
Ces messieurs tremblaient dans leur peau,
Pâles, suant la peur, et la main aux oreilles,
Accroupis derrière un rideau.

III

C'est que la Liberté n'est pas une comtesse
Du noble faubourg Saint-Germain,
Une femme qu'un cri fait tomber en faiblesse,
Qui met du blanc et du carmin :
C'est une forte femme aux puissantes mamelles,
A la voix rauque, aux durs appas,
Qui, du brun sur la peau, du feu dans les prunelles,
Agile et marchant à grands pas,
Se plaît aux cris du peuple, aux sanglantes mêlées,
Aux longs roulements des tambours,
A l'odeur de la poudre, aux lointaines volées
Des cloches et des canons sourds;
Qui ne prend ses amours que dans la populace,
Qui ne prête son large flanc
Qu'à des gens forts comme elle, et qui veut qu'on l'embrasse
Avec des bras rouges de sang.

IV

C'est la vierge fougueuse, enfant de la Bastille,
Qui jadis, lorsqu'elle apparut
Avec son air hardi, ses allures de fille
Cinq ans mit tout le peuple en rut;
Qui, plus tard, entonnant une marche guerrière,
Lasse de ses premiers amants,
Jeta son bonnet, et devint vivandière
D'un capitaine de vingt ans :

C'est cette femme, enfin, qui, toujours belle et nue,
Avec l'écharpe aux trois couleurs,
Dans nos murs mitraillés tout à coup réparée,
Vient de sécher nos yeux en pleurs,
De remettre en trois jours une haute couronne
Aux mains des Français soulevés,
D'écraser une armée et de broyer un trône
Avec quelques tas de pavés.

V

Mais, ô honte! Paris, si beau dans sa colère,
Paris, si plein de majesté
Dans ce jour de tempête où le vent populaire
Déracina la royauté,
Paris, si magnifique avec ses funérailles,
Ses débris d'hommes, ses tombeaux,
Ses chemins délavés et ses pans de murailles
Troués comme de vieux drapeaux;
Paris, cette cité de lauriers toute ceinte,
Dont le monde entier est jaloux,
Que les peuples émus appellent tous la sainte,
Et qu'ils ne nomment qu'à genoux,
Paris n'est maintenant qu'une sentine impure,
Un égout sordide et boueux,
Où mille noirs courants de limon et d'ordure
Viennent traîner leurs flots honteux;
Un taudis regorgeant de faquins sans courage,
D'effrontés coureurs de salons,
Qui vont de porte en porte, et d'étage en étage,
Gueusant quelque bout de galons;
Une halle cynique aux clameurs insolentes,
Où chacun cherche à déchirer
Un misérable coin de guenilles sanglantes
Du pouvoir qui vient d'expirer.

VI

Ainsi, quand désertant sa bauge solitaire,
Le sanglier, frappé de mort,
Est là, tout palpitant, étendu sur la terre,
Et sous le soleil qui le mord;
Lorsque, blanchi de bave et la langue tirée,
Ne bougeant plus en ses liens,
Il meurt, et que la trompe a sonné la curée
A toute la meute des chiens,
Toute la meute, alors, comme une vague immense,
Bondit; alors chaque matin
Hurle en signe de joie, et prépare d'avance
Ses larges crocs pour le festin;
Et puis vient la cohue, et les abois féroces
Roulent de vallons en vallons;
Chiens courants et limiers, et dogues, et mollosses,
Tout s'élançe, et tout crie : Allons!
Quand le sanglier tombe et roule sur l'arène,
Allons, allons! les chiens sont rois!
Le cadavre est à nous; payons-nous notre peine,
Nos coups de dents et nos abois.
Allons! nous n'avons plus de valet qui nous fouaille
Et qui se pend à notre cou :
Du sang chaud, de la chair, allons, faisons ripaille,
Et gorgeons-nous tout notre soul!
Et tous, comme ouvriers que l'on met à la tâche,
Fouillent ses flancs à plein museau,
Et de l'ongle et des dents travaillent sans relâche,
Car chacun en veut un morceau;
Car il faut au chenil que chacun d'eux revienne
Avec un os demi-rongé,
Et que, trouvant au seuil son orgueilleuse chienne,
Jalousie et le poil allongé,

Il lui montré sa gueule encor rouge, et qui grogne,
Son os dans les dents arrêté,
Et lui crie en jetant son quartier de charogne :
Voici ma part de royauté!

Août 1830.



La trahison du général Cambriels.

Pendant que Bazaine trahissait à Metz et préparait à l'armée de l'empire sa dernière honte, que faisait à l'armée des Vosges le général Cambriels?

Et d'abord, comment le général Cambriels, l'un des signataires de la capitulation de Sedan, avait-il pu reprendre du service? Interrogé sur sa situation, il répondait en souriant qu'il s'était échappé déguisé en paysan; et les républicains méfiants, non sans raison, pensaient que par un concert frauduleux et odieux, entre Bismark et l'empereur déchu, il aurait été du nombre des généraux ayant accepté le rôle de reprendre des commandements, pour livrer leurs corps d'armée ou les empêcher de combattre.

Voici l'un des premiers exploits reprochés au général Cambriels. Il avait une douzaine de mille hommes dans les Vosges, bien armés et avec de l'artillerie. Avec cette force, il pouvait, dans les gorges de ces montagnes, tenir tête à une armée dix fois plus considérable. On raconte qu'il aurait reçu une dépêche annonçant le passage du Rhin par une armée allemande de 150,000 hommes.

Aussitôt, le général Cambriels, pour ne pas être tourné, se serait replié, ou plutôt aurait ordonné une retraite si précipitée, que sans vérifier s'il y avait une armée ennemie — et il n'y en avait pas, son corps d'armée aurait abandonné des fusils et de l'artillerie qui ont été recueillis par les paysans Vosgiens.

On va même jusqu'à l'accuser d'avoir laissé entourer Garibaldi et son petit corps d'armée. Comme l'on conseillait à Garibaldi de faire sauter devant lui, pour arrêter la marche des Prussiens, un pont miné d'avance, le vaillant et habile général refusa, et les Prussiens n'osèrent l'attaquer parce que son audace leur fit croire qu'il avait plus de troupes qu'il n'en avait réellement.

Est-ce vrai, tout cela? Est-ce vrai, ces trahisons dont le général Cambriels est accusé?

Le général Cambriels a été relevé de ses fonctions; n'est-ce qu'un incapable, comme il y en avait tant dans les états-majors de l'armée impériale, ou bien est-ce un traître à la façon de Bazaine?

Le gouvernement doit savoir à quoi s'en tenir sur son compte. Il est de son devoir de dévoiler au pays une trahison de plus, ou de faire taire ceux qui accusent injustement de trahison le général Cambriels.

Et ceux-là, ce ne sont pas les premiers venus. La source d'où ces accusations émanent nous a paru leur donner un tel poids que nous n'avons pas hésité à les publier, afin de mettre l'ex-général de l'armée des Vosges en demeure de s'expliquer et de se défendre, comme aussi de signaler aux hommes qui se sont donné la mission de fonder la République les faits graves qui doivent appeler leur attention et devenir l'objet des plus sévères enquêtes.

Que la lumière se fasse, que l'énergie préside aux conseils du Gouvernement; il n'y a pas une heure à perdre pour sauver la France et la République.



combat entre l'amour et les principes qu'il avait professés toute sa vie.

— Que faire, mon Dieu, que faire, Augusta? s'écria-t-il.
— Emporte-moi hors d'ici, laisse-moi fuir avec toi, et que la mort seule puisse nous séparer...
Et elle se jeta convulsivement dans ses bras.

Pendant près d'une minute Lavenham garda le silence. L'orage grondait en lui, violent, impétueux, épouvantable; les battements précipités de son cœur soulevaient sa poitrine; tout son être tremblait, comme ces grands arbres qu'ébranle la tempête, sans les abattre. A la fin :

— Non, non! cela ne sera pas, cela ne doit pas être! s'écria-t-il avec une sorte de violence, et brusquement il s'arracha aux bras de la duchesse, qui poussa comme un rugissement de douleur. Non, cela ne sera pas, répéta-t-il, dans un état d'exaspération terrible, et saisissant un couteau d'argent sur la table qui était à sa portée :

— J'aimerais mieux, Augusta, plonger cette lame dans ton sein, et m'immoler ensuite sur l'autel sanglant de notre amour; oh oui! j'aimerais mieux commettre ce crime que de te voir vivre déshonorée, mise au banc du monde, paria de cette société dont tu es aujourd'hui l'ornement et la gloire. Non, je le jure, je ne consentirai jamais à devenir l'instrument de ta perte, la cause et le mobile de ta ruine!...

— Vous refusez!... Tu refuses!... s'écria la malheureuse femme tombant à ses pieds, et tendant vers lui ses mains suppliantes. Eh bien donc, frappe, Jules! frappe! Plutôt périr de ta main que de vivre pour comprendre et me redire à chaque instant de la journée que ton amour n'était que raillerie, — ton affection que dérision et mensonge!...

— Malheureuse! exclama Lavenham; tu me rends fou, tu me désespères!... Je n'ai plus conscience de mes actions! Je...
— Frappe! te dis-je, frappe! murmura la duchesse, dont l'esprit s'égarait de plus en plus....

Et elle entr'ouvrait sa robe, comme pour désigner la place où il fallait frapper....

— Mon Dieu! Mon Dieu! s'écria Lavenham, qui à son tour, sentait la raison lui échapper... et entre ses mains tremblantes brilla la lame du couteau!...

Le bal était dans tout son éclat; les danses étaient de plus en plus animées; les vaises succédaient sans interruption aux quadrilles, et, malgré l'activité qu'ils déployaient, il ne semblait pas que les danseurs ressentissent encore la moindre fatigue. L'orchestre faisait entendre sa joyeuse harmonie, qui retentissait dans le vaste et magnifique hôtel de Belmont comme un chant de triomphe. L'absence de la duchesse et de M. Lavenham n'avait pas été remarquée, — et leurs voix dans la serre étaient comme noyées dans les flots d'harmonie qui inondaient les salons de toutes parts. Le duc, lui aussi, s'était absenté quelques minutes; un domestique lui avait remis un billet qui exigeait sa présence immédiate dans une autre partie de l'hôtel. Lady Mary était toujours l'objet des attentions marquées du jeune et beau comte de Mostyndale; lady Clarisse, sa sœur aînée, boudait dans le salon du jeu, au milieu d'un groupe de douairières, — acharnées joueuses de wisth, et le marquis d'Arden folâtrait avec les plus belles, parmi les belles jeunes filles qui étaient la grâce et l'ornement de cette réunion.

Tout à-coup un cri perçant, un cri de douleur et de désespoir — traversa l'air, dominant le bruit de l'orchestre, et vint retentir comme un glas funèbre à l'oreille de tous...

La musique s'arrêta soudain, et durant un moment, un silence de mort régna dans tous les salons. On eût dit que les jambes des danseurs s'étaient comme paralysées au milieu même des quadrilles; — toutes les joues étaient pâles; — toutes les lèvres blêmes et tremblantes; — les yeux, brillants tout à l'heure de joie et de plaisir, s'interrogeaient anxieusement les uns les autres...

Puis tout d'un coup, et d'un mouvement simultané, plusieurs des assistants, nobles et gentilshommes, se précipitèrent vers l'endroit d'où le cri avait semblé sortir; les dames suivirent, se serrant les unes contre les autres, comme menacés par un danger commun; — en moins d'une minute, les salons furent déserts, — et dans la serre se pressaient pêle-mêle tous les hôtes du noble duc.

Et de cette foule, la minute d'après, — s'éleva un cri de surprise et d'horreur, comme s'il venait de se passer quelque chose de vraiment terrible; des sanglots éclatèrent, il y eut des évanouissements, des attaques de nerfs, — une scène de trouble et de désolation que la plume se refuse à décrire...

(A suivre.)

Un journal quotidien à 2 francs par mois (rendu franco)

PARAIT TOUS LES JOURS A LYON

LE JOURNAL DES DÉPÊCHES

de Tours — de Suisse — d'Allemagne — de Belgique — d'Angleterre — d'Italie, etc.

En l'absence des journaux de Paris, c'est le journal le plus complet, le mieux et le plus promptement informé.

Pour le recevoir franco par toute la France, chaque jour pendant un mois, adresser la somme de DEUX FRANCS en mandat de poste, à M. le Directeur du JOURNAL DES DÉPÊCHES, 21, rue des Capucins, Lyon.

LA SITUATION EN LORRAINE

On écrit de Nancy à la *Presse* de Vienne :

« La population devient de jour en jour plus irritable, moins encore dans la ville que dans les environs, où les campagnards, poussés en partie par le désespoir, parce qu'on leur a tout pris, et en partie par la haine et le fanatisme, résistent à chaque occasion aux Allemands, et ne reculent pas même devant des mesures violentes quand il s'agit de réquisitions. Je vais transcrire le rapport d'un de nos médecins, qui a conduit un transport de blessés des champs de bataille de Beaumont et Sedan à Nancy. Le transport se composait d'environ 200 hommes. Le médecin avait été investi du pouvoir d'un commandant, et on lui avait donné une escorte de quatre hommes de la landwehr bavaroise.

« Un jour que nous étions en marche, écrit le médecin, mes malades se plaignirent d'avoir faim. Nous étions partis à sept heures du matin, et il était deux heures ! Nous n'avions plus de vivres, et il était de mon devoir de tâcher de m'en procurer dans une localité voisine. Je galopai en avant et ordonnai à deux des quatre hommes de la landwehr de me suivre. Arrivé au village, je demandai le maire et je le fis chercher par mes deux soldats. En attendant, je recommençai à inspecter un peu le village, pour voir s'il n'y avait rien qui pût m'être utile. N'ayant que quelques blessés gravement atteints, qui avaient besoin d'une nourriture spéciale, mon attention se fixa sur une bande d'une trentaine de canards pacifiquement accroupis devant une grange.

« Je descendis de cheval, entrai dans la maison avec les meilleures intentions, et déclarai que je désirais acheter quelques-uns des canards au prix qu'on exigerait. La femme se leva comme une furie et m'abreuva des plus ignobles injures ; à la fin elle s'arma d'une broche très-effilée avec laquelle elle se jeta sur moi. Je ne pus m'empêcher de rire, mais je tirai tranquillement mon sabre et la frappai vigoureusement sur l'épaule droite. Elle s'élança dans la rue en criant et en hurlant, et mit en émoi tout le village.

« Je remontai à cheval et retournai à mon point d'arrivée, où se trouvaient déjà le convoi entier et aussi le maire. Je déclarai à ce dernier que j'avais besoin de viande, de pain et de vin pour mes blessés, mais il me répondit qu'il n'avait rien, et que d'ailleurs il ne voulait rien donner aux chiens allemands ! Si je voulais avoir quelque chose à manger, je devais aller le chercher moi-même ; quant à lui il n'était pas mon domestique !

« Sur mon ordre il fut arrêté immédiatement par mes soldats, et je lui déclarai que j'étais forcé de l'emmener à cause de sa résistance contre une autorité militaire. Je laissai un de mes soldats auprès de lui, le fusil armé ; je commençai mes recherches avec mes trois autres soldats et les trois étudiants qui servaient d'aides. Nous trouvâmes du pain, du café, du beurre, des fruits conservés, mais pas de viande. J'ordonnai de prendre un jeune bœuf, pour lequel je remis au propriétaire un bon de paiement. Je fis tout charger sur une voiture destinée à cet effet.

« Tout à coup nous entendîmes un bruit infernal ; les cloches du village sonnaient le tocsin. Nous, de notre côté, croyant qu'un incendie venait d'éclater, nous retournâmes en toute hâte auprès de nos gens, pour continuer notre marche et pour nous ouvrir le passage. Nous vîmes alors des paysans armés de fourches et de bâtons, et voulant délivrer leur maire ; un d'eux avait déjà pris mon cheval par la bride pour l'emmener. Je m'élançai sur lui, et, après l'avoir terrassé par un coup de sabre, je sautai à cheval et je me jetai, mon sabre dans la main droite, mon revolver dans la main gauche, au milieu des paysans, criant que s'ils ne s'éloignaient pas immédiatement je tirerais sur eux.

« C'était jeter de l'huile dans le feu. Un grand gaillard prit mon cheval par la bride, et ne lâcha prise qu'après que je lui eus coupé avec mon sabre la moitié de la main, et que je

lui eus fait une blessure terrible à la tête. Cela jeta la terreur parmi la bande, et mes soldats ayant aussi joué de la baïonnette et blessé un certain nombre d'hommes, la bande se dispersa bien plus vite qu'elle ne s'était réunie. Je fis effectuer en toute tranquillité notre départ, et dans la ville voisine, où il y avait une garnison de Wurtembergois, je remis en bonnes mains le maire et les trois paysans prisonniers, et fis tuer le bœuf et l'apprêter, à la grande satisfaction de mes blessés. Pour mes blessés les plus gravement atteints, mes trois étudiants et moi, je fis rôtir les canards que j'avais pris devant la grange, que j'avais voulu payer, et qui ont été le point de départ de toute cette affaire. Cet incident prouve que nous avons à lutter contre la vengeance et la méchanceté, surtout dans les localités qui ne sont pas occupées par nos militaires. »

« Dans ces conditions, nos pièces, qui sont presque toutes neuves, ont une justesse suffisante ; elles sont disposées pour tirer à 3,500 mètres, et pourraient atteindre même au-delà 4,000 mètres, quand elles sont placées sur une hauteur élevée.

« Or, si l'on excepte la grande batterie qui tirait du bois de la Martée, par-dessus la ville, à la bataille de Sedan, l'artillerie ennemie n'a jamais été engagée à des distances supérieures à 3 ou 4,000 mètres.

« Mais ce qui fait l'impuissance de notre artillerie, c'est que nos projectiles ne peuvent éclater qu'à deux distances fixes, et que si l'ennemi ne se trouve pas juste à la distance où a lieu l'éclatement, ils éclatent au-delà, en deçà, ou bien en l'air. Ces distances ne sont même pas précises, car les qualités des fusées varient par suite de différentes influences atmosphériques, de transport ou de fabrication.

« Dans tous les cas, il est matériellement impossible d'atteindre l'ennemi au-delà de 3,000 mètres, puisque le dernier point d'éclatement a lieu avant cette distance.

« Au contraire, les projectiles prussiens tous munis de fusées percutantes, éclatent au choc, et par conséquent l'éclatement a toujours lieu à la distance voulue. D'un autre côté et c'est un immense avantage, la fumée qui se produit lorsque le projectile éclate sur le sol permet de corriger le tir et de le régler en quelques coups.

« Sans doute beaucoup de projectiles prussiens n'éclatent pas, une moitié des éclats se perd dans le sol et en réalité ces éclats ne sont pas aussi dangereux qu'on le croit. Mais l'effet moral produit sur la troupe par ceux qui éclatent est considérable ; d'ailleurs les obus font toujours au moins l'effet des boulets pleins, et il reste encore cet avantage inappréciable que le tir se règle avec promptitude et facilité.

« Toute la question est là. Ne pouvant avoir de fusées fusantes assez bien réglées pour que le projectile éclate toujours à bonne hauteur, il faut avoir des projectiles qui éclatent au choc.

« Or, ce changement nécessaire peut se faire immédiatement : nous avons des fusées percutantes aussi bonnes que celles des Prussiens, et d'une construction facile ; qu'on les adapte immédiatement aux projectiles de 4 et de 12 à la place des fusées fusantes.

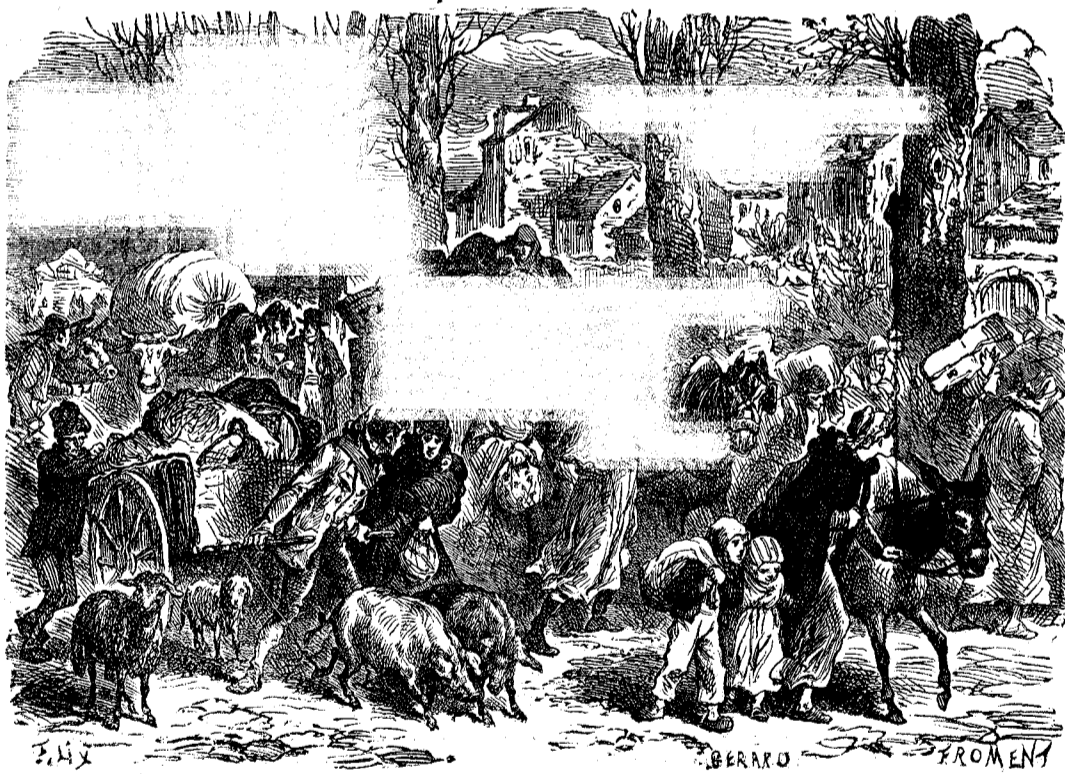
« Il y a bien dans le chargement quelques fusées percutantes, et les instructions indiquent un moyen de changer les fusées sur le champ de bataille ; mais les artilleurs diront que cette opération est impraticable.

« Encore une fois, l'immense supériorité de l'artillerie allemande tient au mode d'éclatement du projectile ; ses autres avantages sont, relativement, d'une importance secondaire. »

Ces notes émanées d'un artilleur, victime comme le corps tout entier de l'artillerie de combat, de commissions et de directions, seules à se reconnaître un savoir dont la France entière victime elle-même, peut aujourd'hui, après les faits de cette déplorable guerre, apprécier la valeur, méritent d'attirer l'attention immédiate du gouvernement.



LE GÉNÉRAL DE MOLTKE



Episode de l'invasion. — PAYSANS FUYANT LES PRUSSIENS.

L'ARTILLERIE

Les extraits suivants d'une lettre communiquée aux journaux belges par un chef d'escadron de l'artillerie française, sont de nature à jeter quelque lumière sur l'une des principales causes d'infériorité de notre artillerie de campagne comparée à celle des Allemands, et sur laquelle il est d'autant plus nécessaire d'insister qu'il est facile d'y remédier immédiatement :

« On a dit que l'artillerie prussienne avait plus de justesse et plus de portée que la nôtre : c'est vrai ; mais ces qualités lui donnent une supériorité insignifiante.

« Sur un champ de bataille, il ne s'agit pas d'atteindre un point déterminé, mais bien des groupes qui représentent une certaine étendue.

Comment se fait-il que l'artillerie française ait seule conservé pour ses obus et ses schrapnels les fusées fusantes, alors que depuis les enseignements de Duppel et Sadowa, les artilleries étrangères ont toutes, sans exception, adopté les fusées à percussion ?...

C'est uniquement du mode d'inflammation adopté pour l'éclatement de nos projectiles que provient l'infériorité de l'artillerie française de campagne, autrefois si redoutable, si respectée, et, aujourd'hui encore, si virilement servie.

Les pièces de la marine, dues au zèle modeste de celui qui est incontestablement notre plus intelligent artilleur, M. le général Frébault, de l'artillerie de marine, ne pourraient comme elles le font, protéger l'enceinte de Paris, si leurs projectiles n'étaient munis de fusées percutantes.